

La valorisation des SHS est-elle nécessairement le supplément d'âme des transferts de technologies ?

JACQUES FONTANILLE

La science et la technologie ont-elles une âme ? Oui, si les SHS la leur procurent. C'est du moins ce dont tend à nous persuader la forte demande qui s'exprime aujourd'hui, notamment dans les communautés scientifiques dont les transferts de technologie connaissent les plus forts impacts socio-économiques et culturels. Cette demande doit être examinée sans *a priori*, sous tous ses aspects, car il en va de la crédibilité socio-politique et scientifique de nos disciplines.

Le premier réflexe d'un littéraire ou d'un historien, par exemple, serait de récuser cette demande pressante, au nom de trois principes : (i) les SHS sont en mesure de définir elles-mêmes, et de manière autonome, leurs propres champs d'applications, (ii) il est hors de question d'accepter un rôle ancillaire et complémentaire par rapport aux autres sciences, et (iii) cette demande exclut des domaines entiers de la connaissance, notamment littéraire.

Mais encore faudrait-il être en mesure, si l'on soutient ces trois arguments, de faire la preuve que les SHS sont en mesure de relever le défi. Or il faut bien reconnaître que le rapport de forces n'est pas en notre faveur : les SHS, en effet, ont les plus grandes difficultés à définir des domaines d'application propres et autonomes, et plus particulièrement dans les mêmes disciplines qui ne savent comment s'associer à des programmes de valorisation des sciences dures et technologiques. Quant au rapport de force, il faut bien en convenir, les décisions touchant aux thématiques prioritaires, et aux enjeux sociétaux de la recherche, sont prises dans des cercles où dominant les représentants des sciences exactes. Et il en résulte que, quand on définit des thématiques prioritaires (cf. ANR en 2005, et ACI du MR avant), en SHS, ces thématiques sont « SHS », c'est-à-dire : aucune priorité, à l'exception de « faire une place aux SHS ». Quant le CNRS piloté par B. Larroutouru faisait de la prospective (mai 2005, power-point envoyé aimablement à tous les présidents des universités), la priorité du département SHS était ainsi libellée : « les disciplines peu représentées dans les universités » ! L'ANR a récemment, sous la pression de la CPU et des communautés SHS, changé de stratégie, mais nous reviendrons plus loin sur la nature des nouvelles « thématiques prioritaires ».

La priorité affichée pour les SHS est donc régulièrement celle d'une espèce fragile, en voie d'extinction, et dont la fragilité constitue en elle-même un problème social à traiter. Dans

ces conditions, en toute cohérence, il faudrait comprendre la demande de supplément d'âme exprimée par les sciences et technologies comme une main tendue, justement la main qu'on tend à celui qui s'est aventuré dans la rivière sans savoir nager.

Et si je poursuis la métaphore, je dois me demander si elle s'applique jusqu'au bout, car, dans ce cas, il faudrait choisir : où bien accepter la main tendue, ou bien apprendre à nager tout de suite, sur place, au risque de couler à pic. Faut-il choisir ? Pour répondre à une telle question, et si le courant de la rivière nous en laisse le temps, il faudrait mesurer les conséquences possibles ouvertes par chacun des termes de l'alternative.

LE SUPPLÉMENT D'ÂME

Les SHS fournissent en effet un supplément d'âme, dans des montages pluridisciplinaires où elle sont sensées traiter les « problèmes socio-culturels » posés par les sciences et les technologies, et les occasions ne manquent pas.

Montages pluridisciplinaires et valorisation des SHS

Quelques exemples :

- STIC, sociologie des usages, sémiologie des pratiques : les SHS s'intéressent aux usagers des technologies proposées ;
- Neuro-sciences et philosophie de l'esprit et de la conscience : la philosophie fournit un cadre conceptuel pour motiver et fonder quelques unes des découvertes obtenues notamment par l'imagerie cérébrale, et par la chimio-biologie moléculaire du cerveau ;
- Epidémiologie et ethnologie : l'étude des épidémies et pandémies doit tenir compte des fonctionnements sociaux, dans des civilisations souvent « exotiques » ;
- Bio-technologies, et éthique du génome et du clonage : là, c'est l'éthique qui revient au premier plan, quand la « techno-science », confrontée à la résistance des populations et de l'opinion publique, reconnaît qu'elle est aussi une pratique sociale, politique et culturelle, même sans le savoir et sans le vouloir ;
- Informatique appliquée et Sciences de l'information et de la communication : oui, bien sûr, les « interfaces » informatiques doivent être « communicantes », « conviviales » et « ergonomiques » ; les SHS sont chargées de la convivialité communicante !
- Biologie des populations, préhistoire et linguistique : c'est un cas très intéressant de renversement du rapport de forces ; au départ, le problème est de nature linguistique et culturelle, puisqu'il s'agit de comprendre l'histoire des langues, de leurs affiliations et

de leur diffusion géographique ; et pour cela, on fait appel à des disciplines qui prennent vite le dessus, car elles détiennent un pouvoir explicatif et démonstratif prétendument supérieur aux sciences de l'esprit et de la culture ;

- Sécurité alimentaire et anthropologie des pratiques culinaires : les pouvoirs publics s'étonnent régulièrement de la difficulté qu'il y a à communiquer dans le domaine de la sécurité alimentaire, et du fait que les réactions des consommateurs, en cas de crise dans ce domaine, sont hors de proportions avec les précautions préconisées : on comprend alors (et le changement de communication, de la vache folle à la grippe aviaire, en témoigne) que le « goût » et surtout le « dégoût » ne sont pas fonction des réalités bio-pathologiques, mais d'autres réalités, qui sont anthropologiques : là aussi, les SHS viennent au secours de la communication de crise ;
- Nouvelles technologies et gestion du « saut technologique » dans les entreprises : même les physiciens et les chimistes, quand ils pratiquent le « transfert de technologies » en relation avec des entreprises, ont compris qu'ils se heurtaient à des variables qu'ils ne maîtrisaient pas : le « saut technologique », induit par l'introduction d'une innovation dans une entreprise, est considérable, car sont affectés aussi bien l'organisation du système de production que la culture de l'entreprise, aussi bien le management que les programmes de formation du personnel ; là aussi, au secours, les SHS !

Un exemple plus précis et d'actualité : l'épidémie de chikungunya, à la Réunion, a suscité une réaction des communautés scientifiques, et des missions et des séminaires viennent d'être mis en place pour répondre, sinon à l'urgence, du moins aux questions que posent à plus long terme la multiplication de ce type de pandémies (l'OMS en annonce une tous les huit mois en moyenne, dans les années à venir, en raison des effets secondaires de la mondialisation des échanges, notamment). Les disciplines concernées sont : la virologie, l'entomologie, l'épidémiologie, l'écologie, la sociologie, voire l'ethnologie. Et dans le cas de la grippe aviaire, il faut ajouter l'économie du développement, et les sciences politiques, puisque les responsables des pays développés ont eu à cette occasion quelques raisons de découvrir qu'il existait encore des pays sous-développés, qui ne sont pas en mesure de se protéger efficacement contre de telles pandémies, et qu'il était impossible d'interdire toute communication entre « eux » et « nous ».

Des conséquences positives sur les SHS elles-mêmes

Les conséquences de ces interactions pour les SHS peuvent être très positives, et pas seulement parce que ces collaborations peuvent apporter des financements, et donc, des moyens pour faire mieux, ou plus confortablement, ailleurs et sur d'autres projets.

Les conséquences sont très positives, notamment, quand ces collaborations impliquent que telle ou elle discipline des SHS affronte de nouveaux objets : d'un côté, la discipline en question est conduite à extraire de ses pratiques ordinaires les compétences qui sont requises pour affronter les nouveaux objets, et à les dissocier des propres objets qu'elle affronte d'habitude. Cette extraction est bénéfique, en ce sens qu'elle qui oblige à préciser et éventuellement à développer des savoir-faire applicatifs, en eux-mêmes, et qui, de ce fait, constituent une valeur ajoutée qui peut être réinvestie dans d'autres situations. D'un autre côté, de nouveaux objets peuvent poser de redoutables difficultés méthodologiques et théoriques, et la solution de ces difficultés peut induire de réelles avancées de la discipline elle-même, à condition de ne pas se laisser abuser par de fausses nouveautés.

Je prendrai à cet égard deux exemples que je connais bien, dans mon domaine disciplinaire.

Le premier est un exemple de fausse révolution : le passage des « texte » aux « hypertextes » et hyper-médias, ou, plus généralement, des textes imprimés aux textes électroniques. J'ai parfois entendu parler, et même dans certains cas dans ma propre équipe, de « révolution épistémologique », de changement radical de paradigme, j'en passe et des meilleures. Or ce qu'on observe dans le cas des hypertextes électroniques, c'est pour l'essentiel la matérialisation ou l'actualisation de certaines propriétés immatérielles et virtuelles des textes imprimés : par exemple la co-existence, dans la même base de données, de l'ensemble des documents qui participent à l'intertexte d'un document principal ; ou encore, la matérialisation des points d'intervention, qui permettent la navigation d'un document à l'autre. Rien de révolutionnaire pour les « sciences du texte », en effet, sauf que, dans les textes imprimés, la présence des « autres textes » fait l'objet de dispositif d'énonciation relativement sophistiqués, et celle des « points d'intervention » est laissée à la libre appréciation du lecteur, au lieu d'être contrainte par des zones de cliquage matérialisées. La principale différence, en somme, est que dans un cas on peut naviguer sans bouger de sa chaise, alors que dans l'autre, il faut aller de rayon en rayon, voire de bibliothèque en bibliothèque : mais même cela, aujourd'hui, est possible sans bouger de sa chaise, et sans hyper-texte. Moins de liberté, plus d'immobilité : si différence il y a, elle n'est ni épistémologique ni méthodologique, mais pratique et, à la rigueur, déontologique.

Le second exemple est aussi le même, mais abordé d'un autre point de vue. Du point de vue des sciences du texte, en effet, la construction de la signification d'un texte, que ce soit par le moyen d'une lecture ordinaire ou par celui d'une lecture savante, est conçue, selon les théories, comme pouvant relever soit d'une pure activité subjective (il n'y a pas de « vérité » dans le texte, il n'y a que des interprétations), soit de la seule reconnaissance des structures et significations installées dans le texte. Cavalièrement, on pourrait dire que la critique littéraire a bien souvent fonctionné sur le premier mode, et la sémiotique textuelle, sur le second ; en somme, ou bien la signification est dans le texte-objet, ou bien dans le sujet, voire dans la collaboration entre les deux.

Or, dans les textes électroniques, et notamment les hypertextes, elle n'est ni dans l'un ni dans l'autre, mais un peu dans les deux, et surtout dans un troisième terme, qui est la pratique ou la stratégie de lecture, qui sont, elles, fortement déterminées par l'organisation de l'interface de manipulation. Dès lors l'analyse et la pertinence du commentaire se déplacent vers les pratiques et les stratégies, et la théorie doit faire la place à ces autres niveaux de pertinence, à côté de la textualité. C'est bien ce que suggérait tout à l'heure, l'avancée théorique est réelle, mais elle débouche sur une praxéologie et une déontologie de la lecture, et pas sur une refonte de la théorie et de l'épistémologie des sciences du texte.

En outre, de tels objets d'analyse, dépassant la seule textualité pour prendre en compte la pratique sociale toute entière, suscitent de nouvelles problématiques : on passe ainsi des interactions classiques (entre auteur et lecteur, texte et lecteur, textes et images) à l'interactivité : l'interactivité conçue comme un « régime de croyance » nouveau et transversal, qui se caractérise principalement par la matérialisation de la participation corporelle de l'utilisateur, grâce à la médiation d'un dispositif technique, et qui produit dans nos médias une nouvelle illusion, l'« impression interactive », comme naguère l'« impression référentielle ».

Mais il ne faut pas se leurrer : la génération actuelle des enseignants-chercheurs en SHS est très mal disposée à l'égard de ce type de démarche, et elle comprend des secteurs entiers où le mythe du « savant » est tenace, le « savant » étant celui qui, sans aucun souci ni conscience des méthodes qu'il met en œuvre, accumule des connaissances factuelles, qu'il réorganise et restitue par bribes, avec plus ou moins d'élégance et de rhétorique académique, à l'occasion des colloques et des congrès. Et il n'est pas sûr que la nouvelle génération, celle qui apprend actuellement le métier dans nos universités, soit mieux formée à de telles « extractions » de savoirs-faire, et à leur mise en œuvre dans des actes de valorisation.

L'innovation place les SHS au cœur du changement

Quels qu'en soient les bénéficiaires, il n'en reste pas moins que ce rôle de « supplément d'âme » est ancillaire, quasiment de « sous-traitant », et qu'il n'est globalement pas propre à valoriser les SHS en tant que telles.

Mais plus récemment, est apparue une nouvelle problématique, qui améliore le statut, ou rehausse le rôle de SHS dans leurs relations avec les technologies.

C'est la réflexion sur l'innovation qui a contribué à une telle redistribution des cartes. En effet, quand on se contente d'envisager des « transferts de technologies », on se préoccupe seulement de « valorisation », et la valorisation est un processus « aval », où l'intervention éventuelle des SHS est seulement envisagée après-coup, en en « aval de l'aval ».

Si on adopte le point de vue de l' « innovation », on s'occupe alors d'un phénomène de plus grande ampleur, qui a d'abord des dimensions sociales, culturelles et économiques, avant de devenir technologique. Le problème et la demande sont alors d'abord de nature sociétale, pluridisciplinaire, et les solutions s'organisent en suivant une « chaîne de la valeur », où chaque discipline trouve sa place à son tour.

Du point de vue de l'innovation, en effet, et non plus du transfert de technologies, la question posée n'est pas technologique, mais sociologique, culturelle ou économique, et le domaine des SHS est alors situé en « amont de l'amont ». Par exemple, si les énergies fossiles deviennent trop coûteuses, quelles sont les alternatives disponibles pour chacun des usages sociaux ? Réponse, en général, soit du côté des technologies de réduction de la consommation, soit du côté de nouvelles technologies de production d'énergies non fossiles. Ou encore, si la population de telle région vieillit, si la durée de vie s'allonge, les solutions du type « maisons de retraite » sont de plus en plus mal acceptées, quelles sont les solutions techniques pour prolonger la période d'autonomie des seniors ? Réponse, notamment, du côté de la domotique.

Dans le meilleur des cas (mais encore faudrait-il en persuader les responsables des politiques publiques et scientifiques !), la question est formulée en amont par les SHS, et une partie des réponses possibles sont apportées par les sciences et technologies. Et encore faudrait-il ajouter que c'est souvent pour des raisons économiques que telle réponse technologique prévaudra sur telle autre, c'est-à-dire encore pour des raisons élaborées par les SHS : pour reprendre l'exemple précédent, celui des populations vieillissantes, si la solution domotique prévaut sur les solutions de réorganisation sociale et familiale, ou tout simplement sur les services à la personne, c'est entre autres parce qu'elle induit des activités industrielles « à haute valeur ajoutée », et pas les autres !

Dans cette perspective, et du point de vue des spécialistes des sciences et technologies, on parle alors de « marketing de l'innovation » : avant de se lancer dans le développement d'une technologie à partir d'une solution issue de la recherche scientifique, il faut se livrer à l'« étude de marché » qui permettra de décider à quel besoin ou à quelle attente la technologie saura répondre, ou plus généralement, car beaucoup d'innovations ne répondent ni à des besoins ni à des attentes clairement formulées, quel est le degré d'acceptabilité de la technologie ou de l'innovation proposée. Dès lors, dans le processus d'innovation, les SHS interviennent non seulement en amont, mais restent présentes tout au long du développement technologique, comme dans toute autre processus d'introduction d'un nouveau produit sur le marché.

Mais il faut bien reconnaître que, même quand elles interviennent ainsi en amont, les SHS ne travaillent pas à leur propre valorisation, et restent confinées à l'examen et à l'évaluation de l'acceptabilité de la technologie proposée.

Pourtant, l'ère de l'« innovation » ouvre de grands horizons aux SHS : il suffit pour cela d'accepter d'affronter les problèmes tels qu'ils se posent, et de ne pas se mettre d'emblée dans une position d'application et de valorisation des acquis.

Car la valorisation des disciplines de recherche, du point de vue de l'innovation, n'est plus une question d'application : par exemple, quand les spécialistes de la réception du signal participent à l'innovation en matière de téléphonie mobile, ce n'est qu'à la fin du processus de « marketing de l'innovation » qu'ils seront en mesure de savoir quelle compétence, quelle partie de leurs connaissances antérieures ils vont pouvoir appliquer. En attendant ce moment crucial, ils seront soumis à une question qui ne peut pas leur inspirer immédiatement des réponses « applicatives » ; par exemple : comment supprimer l'antenne encombrante, d'abord télescopique, puis courte et souple, et enfin réduite à une simple excroissance ? ou même, cette antenne sert-elle à quelque chose ? ne sert-elle pas juste à matérialiser le stéréotype figuratif de la réception du signal (l'« antenne ») ? les usagers accepteront-ils de voir disparaître cet appendice ? quelle serait la perte de signal ? etc.

Imagine un spécialiste de sémiotique littéraire, responsable d'un master professionnel, et par conséquent gravement compromis avec les forces du capital monopolistique, qui, un jour, est appelé par le département de communication de Renault : il s'agit de participer, une semaine exactement avant la décision du PDG, au choix du stand de la marque au mondial de Paris. Il s'attend à lire des textes, et il en reçoit et il les lit. Mais il est surtout immédiatement confronté à quatre maquettes d'architectes, d'un mètre carré chacune, dont il doit faire l'analyse, distinguer les valeurs et les effets, et, en fin de compte, à partir desquelles il doit

dégager des critères de choix et formuler des recommandations, en somme, conseiller le « patron ».

Il y a bien ici matière à valorisation et à innovation, mais certainement pas de l'application. Et celui, qui dans cette situation, se mettrait dans la perspective de l'application, connaîtrait, au mieux, une saine panique. Car il n'y a rien à appliquer ; juste à mettre en œuvre quelques routines exploratoires, des procédures de prélèvement et de structuration à la partir des observables, enfin tout ce qui permet d'organiser un ensemble de faits pertinents. Et c'est seulement à ce moment-là que des perspectives d' « application » se font jour.

J'ai toujours affirmé, au risque d'être pris pour un provocateur, que les formations professionnelles, et aussi bien en licence qu'en master, étaient des facteurs de progrès des disciplines, et des supports pour l'innovation : d'un côté, les résultats de la recherche constituent un réservoir d'idées qui permet d'imaginer de nouvelles missions professionnelles, après analyse du marché et de la conjoncture ; de l'autre, ces missions professionnelles opposent à la recherche des situations, des problèmes et des objets qu'elle n'a pas l'habitude d'affronter, et elles la contraignent en somme à prendre des risques, à découvrir de nouvelles questions, et à formuler quelques nouvelles réponses.

Oui, il y a du risque, mais ce risque est valorisant. Imaginez un helléniste distingué (c'est un pléonasme) qui voit fondre ses effectifs d'étudiants ; placez-le dans un contexte économique, géographique, architectural et archéologique qui encourage au développement du tourisme culturel. S'il n'accepte de progrès scientifique que dans la vingtième traduction de Plaute (enfin, la bonne, la définitive !), il ne verra même pas l'opportunité qui se présente dans son contexte. Mais s'il accepte le risque et le dépaysement, s'il se lance dans la construction d'une formation professionnelle, il va rencontrer des problèmes inattendus, mais il saura en tirer quelques leçons pour appréhender autrement sa discipline même : par exemple, en prenant en compte quelques considérations d'anthropologie culturelle, en s'interrogeant sur l'horizon d'attente et la réception des objets culturels de l'antiquité, etc.

L'innovation et la valorisation des SHS, en somme, oblige à développer, à l'intérieur même de ces sciences, une praxéologie exigeante, qui comprend, entre autres,

- des procédures explicites de découverte et d'argumentation,
- des procédures d'enchâssement entre disciplines autour d'un même problème à traiter,
- et, plus généralement, ce qu'on pourrait appeler des « méta-connaissances ».

Le Charybde de la valorisation : priorité au narcissisme disciplinaire

Je disais tout à l'heure qu'il n'y a rien de plus déprimant que de découvrir, dans les priorités du domaine « SHS », le thème « SHS ». Au mieux, disais-je, faire des SHS une priorité des SHS, c'est les considérer comme une espèce fragile qu'il faut absolument protéger, au cas où...on en aurait besoin un jour, plus tard. Car il y a aussi, dans les milieux scientifiques où sont élaborées les priorités de la science d'aujourd'hui et de demain, quelques tenants du développement durable, sensibles à la valeur du « patrimoine intellectuel », et soucieux de préserver la « diversité scientifique ».

Mais il y a aussi une interprétation plus déprimante encore, et qui reposerait sur l'idée que, si d'aventure on tentait de définir des priorités pour les SHS, le résultat scientifique serait pire que de n'en point définir. En effet, ce renoncement à toute ambition de valorisation sociale éventuelle s'accompagne parfois de quelques tentatives de problématisation, qui se signalent surtout par leur caractère rhétorique. Par exemple, l'accent mis, régulièrement, sur les « terrains », les « corpus » et autres « archives » ; certes, on connaît l'importance des corpus et des archives dans les SHS, mais c'est bien un signe de leur incapacité à se reconnaître une quelconque pertinence et importance sociale et économique, que d'en faire des programmes de recherche (ACI antérieure, ANR actuelle) : on n'imagine pas la chimie des matériaux construire un programme de recherches sur les meilleurs gisements de matières premières, ou sur les fournisseurs les plus efficaces en poudres et autres produits de base ; si c'était vraiment indispensable, les chimistes trouveraient sûrement quelque équipe SHS pour le faire à leur place !

Autre exemple, la mise en avant, trop fréquente pour être innocente, des « théories » et de la dimension « épistémologique » des SHS. Là aussi, on veut bien convenir que, comme toutes les sciences, les SHS exigent une théorisation et une réflexion épistémologique, mais il n'y a bien que les SHS qui puissent imaginer en faire un programme de recherche prioritaire. Dans les faits, dans les équipes, l'expérience nous enseigne pourtant que les plus grands amateurs de réflexion épistémologique sont trop souvent des chercheurs impuissants, sans projets et sans perspectives.

Le comble de l'effet rhétorique et de la stigmatisation fut atteint, dans la défunte ACI « Terrains, techniques et théories en SHS », quand elle lança le programme « Les SHS des SHS » : la boucle était bouclée, les « SHS » n'étaient plus un champ disciplinaire où se

traiteraient des problèmes externes, mais un problème à traiter à soi tout seul, et de préférence par les disciplines spécialisées dans les problèmes « en miroir », c'est-à-dire les SHS elles-mêmes.

Voilà pour Charybde.

Le Scylla de la valorisation : priorité à l'actualité

Et maintenant Scylla.

C'est fait, l'Agence Nationale de la Recherche vient d'ouvrir des programmes thématiques pour les SHS. Nous sommes donc sauvés, et reconnus dans notre utilité culturelle et sociale. Mais, si vous en consultez les intitulés, vous croirez, en dehors du thème « corpus » (cf. supra), lire les pages intérieures du Monde : « Conflits, guerres et violences », et « Formation, apprentissage et société ». L'an prochain, peut-être nous proposera-t-on : « Jeunesse, précarité et révoltes universitaires »...

On n'ose à peine parler en ce cas d'actualité socio-culturelle, puisqu'il s'agit tout simplement d'un écho du plus récent phénomène socio-politique enregistré en France (les thèmes ont été définis en janvier 2006, un mois après les émeutes des banlieues), accompagné de la tout aussi récente réponse politique qui lui a été donnée (les mesures en faveur de l'égalité des chances par l'éducation).

Bien sûr, pudeur académique oblige : l'habillage de ces intitulés permet de sortir de l'actualité, et d'accéder à quelques généralités, mais on ne peut s'empêcher de se demander si ce n'est pas pire ; toutes sortes de recherches diverses et fondamentales vont pouvoir ainsi être opportunément mises au service d'un projet politique d'actualité.

Et je vous prie de croire que ce n'est pas (entièrement) un procès d'intention de ma part : j'ai pris part, avec quelques collègues de la CPU, à une campagne de propositions de thématiques scientifiques pour les SHS dans les appels d'offre de l'ANR, et je connais donc à la fois la teneur des propositions qui ont été faites, et la procédure de sélection. Et, malgré la bonne volonté de la structure dirigeante de l'ANR et de ses directeurs scientifiques, malgré la clairvoyance et la force de conviction du directeur scientifique des SHS à l'ANR, les cabinets ministériels ont joué un rôle décisif dans le choix de ces priorités.

L'autre écueil, c'est donc la tentation de l'actualité : aux SHS, on réserverait l'écume des vagues sociologiques et culturelles, et la prise en charge des incidents de parcours des sociétés actuelles ; à toutes les autres sciences, l'universel et les lois immuables de la nature reviennent de droit !

Et pourtant, comment résister à cet appel de l'actualité ? Comment accepter de passer pour désuet, « coupé des réalités », sourd à la demande d'expertise permanente et de réponse immédiate et disponible. Sans tomber dans les caricatures médiatisées que nous offrent certains collègues, il est bien difficile de penser pouvoir valoriser les SHS sans entendre la demande sociale, telle qu'elle s'exprime, ici et maintenant.

Valorisation critique

Mais il y a une manière d'y répondre qui consiste à refuser l'accompagnement complaisant des tendances et des attentes, et cette manière, c'est justement celle des SHS. Si on examine le partage entre sciences humaines et sciences exactes du point de vue des SHS, cette fois, et notamment dans la perspective de la demande sociale, ce point de vue nous dit tout autre chose : la dimension historique des partages successifs entre les champs de la connaissance nous suggère même une distinction plus heuristique que celle qui oppose traditionnellement les sciences de l'esprit et de la culture, d'une part, et celles de la nature, d'autre part. C'est la distinction entre les arts et les sciences, c'est-à-dire entre des pratiques « agréables » et/ou « utiles », et des pratiques de calcul et d'expérimentation.

Mais, en faisant un petit détour par Sirius, la distinction ultime et décisive est sans doute celle qui oppose le point de vue (ou pour faire scientifique : le « paradigme ») « historico-critique » et le point de vue (ou paradigme) « logico-formel ». Et même si certaines sciences humaines et sociales se parent souvent des habits du paradigme « logico-formel », il n'en reste pas moins qu'au moment de la valorisation, et de la réponse à la demande sociale, la « valeur ajoutée » des SHS réside principalement dans leur point de vue « historico-critique ».

En d'autres termes, les SHS sont des pratiques scientifiques dont le rôle est critique et non prédictif au sens strict, et la macro-économie, la météorologie, et même la futurologie ne sont jamais aussi convaincante que quand elles peuvent reconstituer « ce qui s'est passé », en faire le récit, et en dégager les moments critiques. Les SHS sont des sciences du choix, de la décision, voire de la programmation stratégique, et ce, non pas parce qu'elles sont capables de prédire, mais parce qu'elles sont capables de raconter des histoires...c'est-à-dire de donner du sens à des séries de faits ou d'événements : le sens de l'innovation comme celui de la tradition, de l'événement comme de l'action, des tendances comme des accidents.

C'est la devise de la valorisation des SHS : je critique, donc je suis.